

JOUR DE SOUFFRANCE

de Catherine MILLET - chez Points - 2008

Le jour de souffrance de Catherine Millet est un de ces jours ordinaires où la vie quotidienne est paisiblement reine. Peut-être faut-il d'ailleurs qu'il en soit ainsi pour que l'extraordinaire apparaisse avec tout son relief et sa lumière.

Dans le mot à mot qui dessine la scène cruciale, le spectateur ne voit rien qu'une table ovale dans une grande pièce où tout le monde passe, le regard d'une femme qui se promène sur les papiers qui s'y amoncellent, sa main qui extrait délicatement une enveloppe dont l'ouverture a été tant de fois repoussée et qui tombe sur ce qu'il y a dessous...

L'extraordinaire est donc ailleurs. Il est dans cet appel muet et magnétique d'un objet que l'œil entend irrésistiblement. Il est dans le feu froid qui pousse cette femme à coller son œil à la chose, à regarder, à voir... comme le faisait Cézanne qui s'interrogeait alors sur sa folie. Il est dans ce petit rien qui nous transforme soudain en archéologue de notre vie, de notre architecture. Il est dans ce qu'elle trouve et qu'apparemment elle ne cherchait pas : la preuve de l'existence d'une autre femme, d'autres femmes. Il est dans le sentiment qui la happe alors toute entière et qui bientôt sera tout, son locataire, son propriétaire, son maître, son geôlier, son espace, son temps.

Ce sentiment se nomme ordinairement « jalousie ». En restant à la surface du livre, on verra donc à l'œuvre une femme jalouse, inquiète de la fidélité de l'homme qu'elle aime, attachée à lui et à la peur de perdre la relation qui les lie, ébranlée aux fondations de son monde. Histoire éternelle, éternellement vécue et traitée dans la littérature !

Mais le livre est une invitation à plonger bien plus profond. Catherine Millet illustre à merveille le sens ancien et oriental du mot « jalousie ». A force de fouiller les mots en se regardant au-dedans et au-dehors, d'en extraire des phrases, elle construit un récit qui écarte lentement les lattes de ses « jalousies », de ses volets intérieurs habituellement soigneusement fermés. Alors... elle voit. En Orient, la jalousie était un treillis qui dissimulait les femmes au regard... la femme que Catherine Millet voit, c'est bien elle ou plutôt cette part qu'elle se dissimule à elle-même et pour cause... c'est la part blessée où rien ne peut se voir puisqu'il n'y a rien que le sentiment d'être exclue, prélude au sentiment de ne pas exister. L'équation est simple et sans appel : la preuve de l'existence d'une autre femme est la preuve de son inexistence personnelle.

On est alors bien loin de la jalousie souvent énoncée légèrement comme manque d'estime de soi. On est dans la blessure béant sur le vide d'être, dans la menace d'y être toute entière confondue et d'y rester, dans l'impossibilité de s'en débarrasser, dans l'exigence de s'en défendre.

Le jour de souffrance est donc le jour de gloire de la part de non-être de Catherine Millet qui se révèle en s'actualisant dans la relation à un autre. La piqûre de la jalousie est le moment de son apparition comme une sorte d'effraction dans la certitude de soi construite et maintenue jusque là, qui soudain se désagrège. La jalousie est aussi le sentiment qui accompagne cette rupture de l'équilibre relationnel et qui signe sa soumission à l'autre, car les clefs « d'être et ne pas être » sont bien déposées entre ses mains.

On se souvient que Catherine Millet, dans son roman précédent, nous a raconté en détails sa vie sexuelle de libertine, organisée, clivée entre amants d'un moment et compagnons au long cours, relations régies par des pactes plus tacites qu'explicites. Des zones silencieuses floues où justement quelque chose d'essentiel de l'un et l'autre se dit, s'autorise et s'interdit en permanence, s'équilibre sur le fil d'un rasoir. Comme le montre Jean-Georges Lemaire dans « Le couple, sa vie, sa mort », le conjoint peut être celui sur lequel on projette l'illusion qu'il a ce qui nous manque et qu'on l'a ainsi par procuration ou par introjection en retour. On pourrait aussi l'énoncé en Psychosomatique Relationnelle comme une zone partielle d'inclusion réciproque, d'indifférenciation identitaire : ce que l'autre a, je l'ai, ce que l'autre est, je le suis. On comprend mieux dans cette logique pourquoi la présence d'un tiers dans la relation duelle est impossible. Le tiers vient déposséder de ce que l'on a et pire, de ce que l'on est. La perte a deux niveaux de sens. Ce processus, à l'œuvre dans le couple, n'est bien sûr pas étranger à la relation construite dans la dyade mère/enfant et la triade père/mère/enfant. L'écriture va le confirmer.

« La vie sexuelle de Catherine M » et « Jour de souffrance » apparaissent donc comme deux thèses contradictoires. Le premier roman laissait supposer que le libertinage était l'expression de la totale liberté d'une personne, capable de distinguer et d'écarter de l'autre, ses besoins, ses désirs, ses fantasmes, ses rêves, ses pensées, ses actes propres. Dans un tel système, la jalousie n'a théoriquement aucun sens, aucune place. Le deuxième roman vient démontrer que jalousie et libertinage sont compatibles et Catherine Millet en est la première surprise.

Le mot « jalousie » fait irruption en elle quand elle ne peut plus se voiler la face sur les écarts de conduite de Jacques, alors que dans sa première relation durable, avec Claude, il n'avait pas de place. Elle parlait alors de trahison d'un contrat dont les termes n'ont jamais été établis, dont la sanction est la violence physique « *lui ne savait traduire sa souffrance qu'en portant atteinte à ma personne physique, froidement, de façon presque réfléchie.../... il se concentrait plutôt, évaluant les coups au millimètre près, en fonction de ce qui était peut-être, une sorte de tableau d'équivalence des douleurs morales et corporelles qu'il consultait intérieurement* ». A propos d'elle, elle parlait de « frustration narcissique » compensée par une sorte de mégalomanie sur « *la pensée d'un corps au potentiel illimité* », et inscrit « *dans un processus essentiellement expansif qui ne souffre aucun obstacle* ». Quant aux femmes qui partageaient la vie de ses amants, elle les voyait comme « *des figures de second plan qui se bornaient à traverser la scène* » et en leur attribuant cette place, s'évitait toute souffrance. Ces perceptions différentes de situations pourtant identiques, confirment combien la jalousie n'est pas un état stable, un trait de personnalité mais une configuration relationnelle particulière où trouvent à s'actualiser des blessures narcissiques et identitaires antérieures.

Les deux livres, affirmés comme autobiographiques, doivent plutôt être considérés ensemble, dans le continuum du processus d'écriture qui explore une même problématique et qui en révèle la structuration, la dynamique, la maturation et les enjeux. La problématique est celle d'une identité partiellement réduite au néant. Ceci est d'autant plus logique si on s'appuie sur la temporalité de l'écriture : « la vie sexuelle de Catherine M. » est écrite en 2001 vers la fin de « la crise » qui se vit réellement et « Jour de souffrance » paraît bien après, en 2008.

A y relire de plus près, les jeux sexuels d'un soir apparaissent comme des compulsions à la sexualité auxquels on n'a pas intérêt à se soustraire et les scénarios révèlent déjà la soumission entière à

l'autre et la recherche d'une absence, d'un oubli passager du corps considéré comme « un habitacle encombrant ». Ils sont peut-être le bref moment où le corps est présent/absent, où celle qui existe et celle qui n'existe pas, peuvent apparaître ensemble, dans le même espace, dans le même temps. Les parts opposés du paradoxe y sont tenues et vécues ensemble. Mais... cela ne tient pas, ne répare pas et comme les Danaïdes, il faut recommencer, encore et encore. Le néant n'a pas de fond et rien ne peut le combler statiquement. La nécessité d'un processus dynamique perpétuel est impérieuse.

L'intérêt de « Jour de souffrance » tient à la qualité de son auteure. Catherine Millet est critique d'Art contemporain. Mieux que d'autres, elle sait regarder, explorer et comprendre la construction de l'espace. Elle excelle dans l'art de poser son attention sur le détail, ce qui n'est pas donné au premier regard, ce qui n'est apparemment pas l'essentiel. C'est avec cette pratique « professionnelle » qu'elle justifie sa manière d'accéder à l'enveloppe qu'il ne fallait pas voir sur le bureau. Mais cette qualité professionnelle n'est-elle pas avant tout un des lieux d'expression d'une problématique construite autour du regard ? Voir et ne pas voir, montrer et cacher, être visible et invisible, regard banal et regard subjectif, regard autorisé et regard interdit, détournement du regard et prix à payer pour avoir vu.

La sensation corporelle et psychique qu'elle décrit au moment de la découverte de l'enveloppe, des photos et des notes de Jacques, n'est pas sans rappeler les contes où voir ce qu'il ne faut pas voir conduit à être changé en pierre ou à la perte totale de ce qu'on a vu. La participation conjointe du corps et de l'esprit à la construction du sentiment de souffrance est bien décrite. D'abord frappée de stupeur pour que la souffrance n'accède pas à la pensée, elle attend qu'il devine qu'elle a vu, elle avance une question, semble se contenter de la réponse, puis vient « *la désintégration de la compagne heureuse de Jacques* », et aussi les sensations « *de dislocation, d'effilochage, d'arrachage, d'apparition de la douleur dont la décroissance finit par se rapprocher du plaisir* ». Les temps qui suivront le jour de souffrance seront ceux de l'œil qui scrute, qui réduit à l'état de la bête, pour fouiller, trouver d'autres traces, d'autres preuves, dans la bibliothèque, dans les affaires personnelles, dans la transgression de l'intimité de l'autre. Un état où l'hyper vigilance perceptive fait céder les digues d'un imaginaire prêt à se répandre.

Peu avant d'écrire son roman, Catherine Millet travaille sur « *Psychologie non euclidienne d'une photographie* », texte de Salvador Dali qui me semble influencer la façon dont elle appréhende sa souffrance et sa construction. Si son regard extérieur abandonne la notion de perspective pour se poser sur un détail annexe, je ressens son espace d'introspection comme répondant, au contraire, aux lois d'une perspective tournée vers l'intérieur profond et aboutissant à un point précis. La construction du récit qui part large et léger sur la façon dont on construit sa vie comme une œuvre et dont on rencontre l'autre, nous mène progressivement à ce point et à sa gravité. Et de même qu'elle n'a pas pu se soustraire à ce regard-là, nous voilà obligés de voir, nous aussi.

Nous cheminons à l'intérieur de cette femme, familière des espaces picturaux et de la psychanalyse. Cette fois, c'est elle qui tient le pinceau. Sur sa toile de vie se dessine d'abord le point de souffrance aigüe qui peu à peu envahit tout l'espace. La proportion de l'espace s'inverse, le point devient le tout. La temporalité s'inverse aussi, le fugace devient éternité. Dans la même dynamique, le réel est absorbé par l'imaginaire qui le remplace parfois totalement. La jalousie et la souffrance règnent désormais en maîtres. Et le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles sont très créatrices ! Un scénario imaginaire s'écrit, se complexifie, s'impose, maintient la raison au tapis et la rend spectatrice

impuissante des films qu'elle se projette intérieurement. Reste à voir et à revoir sans cesse, à subir, à faire des « crises » quand la souffrance est à son comble et à appeler au secours celui par qui tout arrive apparemment. Le bourreau est sommé de se transformer en sauveur... de ramener l'espace antérieur et l'image fixe et sécurisante qu'il constituait.

C'est la structure de ce scénario imaginaire, qui, comme le rêve, fait apparaître la construction de la problématique à l'œuvre et au moins un de ses points d'ancrage. Catherine Millet est une adepte de la rêverie éveillée qui lui a permis d'attendre la sortie de l'enfance, d'échapper à son milieu. Elle pratique, en toute conscience, une rêverie érotique où elle élabore des fantasmes variés qui ont pour fonction de déclencher l'orgasme dans la masturbation. Les hommes y sont toujours sans visages précis permettant de tenir, dit-elle, le tabou de l'inceste. L'amour y est distinct du plaisir sexuel. Jusqu'alors ses rêveries sont parfaitement maîtrisées. Elle glisse « *des bancs de rêve entre des couches de vie* ». Ils les « *sédimentent mais ne se confondent pas avec* ». Et voilà que tout change avec Jacques, avec une enveloppe en papier... qui fait craquer toutes ses enveloppes corporelles et psychiques, soigneusement cachetées.

Le contenu de la rêverie s'impose : « *c'est dans ce train vétuste, dans cette nuit confuse que l'onaniste à l'imagination fertile que j'étais, experte dans l'élaboration d'un large éventail de rêveries érotiques, s'est trouvée phagocytée par des personnages dont le visage et le nom lui étaient connus, et qui s'emparaient du théâtre que jusqu'alors elle avait occupé dans la seule compagnie de complices anonymes* ». « *Mon univers libidinal se trouva livré à des envahisseurs* ».

Les scénarios sont une mise en scène des photos et des mots écrits par Jacques sur les autres femmes. Elle les fait jouer dans les endroits de leur intimité de couple. Tous ses espaces de vie réelle et imaginaire deviennent territoire occupé par des femmes qui ne sont pas elle et par un homme qui lui apparaît désormais dans son inconnu, dans sa part qui échappe.

L'imaginaire devient « une cellule » où elle s'enferme seule. Le repos n'a place ni dehors, ni dedans.

Peu à peu, nous parvenons au point ultime de la perspective intérieure où s'accolent le présent, le passé, le réel et le rêve : « *J'étais à ma place dans les scènes où je demeurais cachée, voyeuse et écouteuse, dans celles où était mise en évidence, sur un mode quelque peu cruel, mon exclusion* ». « *Ma mise à l'écart était absolue* »

« *La mémoire défectueuse de Jacques ou sa pudeur devaient me maintenir pour longtemps suspendue au-dessus d'un vide. Ce vide m'éblouit. Je suis sujette au vertige et il faut croire que les défauts de raisonnement, les trous de mémoire, ce qu'on appelle les absences me terrifient autant que le précipice à mes pieds.../... si nous affolons du mutisme de quelqu'un, de l'incompréhensibilité de la vie, nous dressons des écrans où projeter des récits qui comblent ces vides. Mais il arrive que les écrans restent blancs* »

Un souvenir d'enfance lors d'un pique nique dominical dans la famille paternelle, en l'absence de sa mère : « *On avait joué aux boules. On était nombreux, excités par le jeu et il arriva qu'on passât mon tour sans que personne s'en aperçût, sauf moi bien sûr mais qui ne dis rien. La morsure que j'éprouvais d'avoir été écartée du jeu, effacée du champ d'attention des autres, je ne l'ai jamais oubliée car je n'ai jamais cessé de chercher à la réveiller. Ce jour-là, je finis par rappeler ma présence, mais presque à regret...* »

Son appartement réel : « *le petit couloir par lequel on pénètre chez nous est bas de plafond.../... il est large d'à peine plus d'un mètre, juste de quoi lancer mon corps d'un mur à l'autre d'un seul jet* ».

Un rêve : « *j'arrivais un jour à la séance avec un rêve.../...Il se passait chez le psychanalyste. Contrairement à l'habitude celui-ci ne venait pas ouvrir la porte pour m'inviter à entrer dans le cabinet car elle était déjà entrouverte. La porte de communication entre la salle d'attente et le cabinet était située à peu près au milieu, dans un resserrement de l'espace, une sorte de couloir, si bien que, lorsque dans mon rêve, je passais cette porte, j'apercevais le docteur à une certaine distance, debout au milieu de la pièce. Une femme se tenait à côté de lui. C'est tout. J'ai un doute sur l'identité de cette femme.../... la scène n'était pas sexuelle.../... mais elle avait laissé une impression d'affectuosité, d'agréable ambiguïté. A la suite de ce rêve, une scène, bien réelle celle-ci, située dans mon adolescence, m'est revenue en mémoire. Pendant plusieurs années, ma mère avait eu cet ami qui passait beaucoup de temps chez nous quand mon père s'absentait. Il nous était si familier que mon frère et moi l'appelions Papy.../... à l'âge où la sexualité devient une préoccupation plus explicite, il arriva que je les surpris, Papy et ma mère, s'embrassant furtivement sur le seuil de l'appartement. J'arrivais par le couloir qui conduisait aux chambres, je les aperçus qui se tenaient à l'autre extrémité de l'entrée, dans l'encadrement de la porte. Ma mère était de dos.../... je fus choquée.../... une frayeur plus générale devant la révélation sexuelle.../... Si nous adaptons quotidiennement l'espace à nos besoins et si nous le plions à notre volonté, il existe aussi des morceaux d'espaces résistants, ceux qui nous habitent et qui d'une certaine façon nous emprisonnent depuis l'intérieur de nous-mêmes. J'étais condamnée au boyau du couloir et à la vision, à la dérobée, mais cadrée, d'un couple* ».

Par ailleurs, Catherine Millet donne à réfléchir sur de nombreux thèmes : la relation au corps avec ce qu'elle nomme « corps-habitacle et corps relationnel », le couple, la construction de soi dans l'univers familial, la relation à la mère, la jouissance de la douleur et de la souffrance, l'Art, l'écriture, l'espace, la place du rêve et de la dynamique réel/imaginaire, la construction du récit de vie et son évolution, le regard, la vision et bien sûr les rouages de la jalousie dans l'ensemble de ses dimensions, corporelle, psychique, imaginaire, relationnelle.

Elle permet également d'approcher la fonction de l'œuvre dans l'économie psychique et la fonction dite « thérapeutique » de l'art. Romain Gary a écrit qu'il avait survécu par le sexe et l'écriture. Comme lui, elle a emprunté ces 2 chemins identitaires, complémentaires : corps et esprit, chemins expressionnistes où l'on tente de sortir de soi la part insupportable. L'écriture permet de la regarder en se mettant « hors jeu » dit-elle, hors-je qui donne des contours, étaye, apaise le « je » jusqu'à le rendre supportable. L'œuvre remplit alors le vide. Elle a également une fonction de réappropriation de l'identité. Tandis que le réel avec Jacques la menace et que son imaginaire personnel est « en cellule » verrouillée par l'autre, elle écrit une sorte de compilation de sa vie réduite à sa sexualité personnelle, à l'imparfait, « langue de la clôture ». Est-ce un hasard si cette création qui exhibe une sexualité débridée mais au fond stérile, surgit grâce à la photo de « l'autre » femme, une femme enceinte ? Est-ce un hasard si elle utilise seulement son initiale « M » dans le titre ? Aime-t-elle au fond, Catherine Millet ? Et s'aime-t-elle mieux après l'écriture de Jour de souffrance, signé Catherine Millet, où elle apparaît plus entière, plus complexe, plus dénudée qu'en décrivant seulement son corps nu dans la sexualité ?

Souffrir, c'est endurer, supporter. Ainsi, en son jour de souffrance, Catherine Millet n'a-t-elle pas simplement aperçu ce qu'elle doit supporter ? L'image fixe d'un couloir et la place de la voyeuse qui sera toujours exclue de la scène où ses yeux se collent et qui apprend à détourner le regard pour voir une autre histoire. Elle-même, telle qu'elle est dans son entièreté, deux parts qui se supportent tant bien que mal, dans un jeu incessant où l'une tente de faire disparaître l'autre, ou l'une intime à l'autre de se taire, sans jamais y parvenir tout à fait. Et a-t-elle aussi aperçu combien la souffrance qui nous semble venir par l'autre, vient essentiellement de nous ?

Le point de vue de narration, délibérément choisi, est celui « *de l'intérieur d'un corps* ». L'espace est ainsi clairement assigné au lecteur qui devient spectateur d'une sorte de tableau intérieur. Tableau figuratif de signes noirs sur pages blanches. Tableau parfaitement abstrait où chacun s'efforce d'accorder de la couleur, de la lumière, de la mobilité aux signes neutres et immobiles. Le tableau est riche. Peut-être le sujet central vous sautera-t-il aux yeux et vous vous laisserez attraper ? Mais peut-être que votre œil s'accordera la peine et la liberté d'aller chercher lui-même ce détail anecdotique qui fera de ce livre un miroir unique de ce qui vous interpelle.

En refermant le livre, je m'aperçois que je n'avais pas vu la citation mise en exergue. C'est pourtant la place de ce qui est mis en évidence pour être vu d'abord... et que d'ordinaire je ne rate jamais ! Finalement, je suis contente d'être passée à côté. Croisée du regard a posteriori, elle dessine un autre espace qui cadre tout ce que j'ai cru voir dans le livre. Je mesure alors la sourde et inquiétante puissance évocatrice qu'il renferme. Fixe/mobile, dedans/dehors, soi/l'autre, sécurité/danger, fécondité/stérilité, tout un ensemble de dualités retenaient leur souffle en attendant que la plume sème le vent et affronte les démons intérieurs de face.

JOUR DE SOUFFRANCE : « baie qu'on peut ouvrir sur la propriété d'un voisin à condition de la garnir d'un châssis dormant » - Le Robert, dictionnaire historique de la langue française

PS : sa mère, dépressive, s'est suicidée en se jetant par la fenêtre. En pensant à sa mort, il lui reste l'image d'une femme qui porte des cachets à la bouche puis avale goulûment un verre d'eau et la fenêtre, restée ouverte, avec en contre-jour, le tabouret placé devant.

Marie-Christine BERNARD - août 2012

